

Tsélem De Jean Valroc

Extraits du livre

Chapitre 2

Babylone, la grande cité, capitale de l'Union des Républiques Libres, était à n'en point douter le joyau du monde habité. Elle comptait 20 millions d'habitants permanents. Le monde entier s'y rencontrait et s'y distrait. L'arrivée du prophète 20 ans plus tôt, sur sa frêle embarcation légendaire, l'avait propulsée véritablement à un sommet inégalé dans l'histoire de l'humanité.

La ville, d'abord édifée ordinairement comme toutes les autres villes, avait été en un second temps organisée architecturalement de manière sphérique. Au centre, se dressait la plus haute de ses tours, appartenant à Adam Roy : la Tour Adam Roy, comme on l'appelait, et qui mesurait 1000m de haut. Elle était le cœur du commerce et de la technologie mondiale. Depuis cette tour centrale, et sur un rayon de 3km, une soixantaine de tours jumelles hautes de 700m étaient reliées circulairement en leur sommet par un immense anneau qu'on appelait « les jardins suspendus ». Chacune des soixante tours comportait cent cinquante étages, avec un hall de dix étages de hauteur, prolongé par un puits de lumière carré de 50m de côté qui, pareil à un immense conduit de cheminée, perçait toute la tour de haut en bas. À l'intérieur tous les appartements étaient disposés autour de ce puits de lumière, qui débouchait sur une grande pyramide de verre. Ainsi, soixante pyramides de verre couronnaient l'ensemble des jardins suspendus. C'est dans ces tours reliées entre elles que vivaient l'élite de la ville, ainsi que celle des autres Républiques. Le sol de cet immense espace circulaire de 6km de diamètre constituait une zone sécurisée, parsemée de jardins, de terrains de sport, de plans d'eau, d'édifices publics comme le Sénat des Républiques ou la Maison de la Gouvernance de Babylone, des manufactures d'Adam Roy et des riches entrepreneurs, de magasins de luxe, de théâtres somptueux, de l'immense colisée où se déroulaient les jeux les plus en vogue, d'immeubles et de résidences luxueuses. Un autre cercle, large de 10 km, abritait les habitants aisés de Babylone. Les édifices y étaient moins élevés que dans le centre ville. Ce deuxième cercle était bordé par la voie rapide, autrefois si importante pour la circulation des véhicules terrestres, désormais devenue inutile et désertée. C'est là, au bord de cette voie rapide, qu'étaient installées aujourd'hui les petites entreprises. Au-delà de la voie rapide s'étendaient les faubourgs, jouxtant l'immensité vide du désert et de la mer, où vivait la population la plus pauvre de la République de Babylone : les hésitants. L'ancien port de la ville, complètement abandonné, était devenu un vaste cimetière de bateaux, vestiges d'un autre temps.

Depuis la fin de la guerre, en 2112, les survivants ne désiraient plus rien ... hormis la stabilité politique, la sécurité civile, et la prospérité matérielle. L'idée de nation s'était dissoute dans celle d'un monde totalement globalisé : politiquement, militairement, économiquement et culturellement. La Terre entière était désormais une fédération d'états dépendant étroitement les uns des autres au niveau des ressources, chacun contrôlant au moins une matière première que les autres ne possédaient pas. Les hommes et les marchandises y circulaient librement, affranchis des frontières nationales et des formalités de passage. Mais l'équilibre restait encore à trouver ! C'est alors que parut le prophète en 2125. Ses découvertes scientifiques développées par les entreprises d'Adam Roy, et dont la plus importante et la plus récente était

la maîtrise parfaite de l'énergie solaire, semblaient apporter au monde la paix et la prospérité auxquelles il aspirait depuis toujours. En 2140, date de l'accession d'Adam Roy à la présidence du Sénat, Babylone était devenue la pièce maîtresse de la transformation de la Terre en un monde parfait. Elle était la vitrine du monde ! Elle était la fille du prophète !

Après sa mystérieuse disparition physique, en 2135, le prophète continuait de faire entendre sa voix fascinante à Babylone et dans l'ensemble des Républiques Libres. Tous les écrans publics de la ville relayaient quatre fois par jour ses entretiens familiers. Ils étaient brefs, une dizaine de minutes, et martelaient sans cesse les valeurs de Babylone, la puissance de la science, la philosophie du monde parfait, l'exaltation de la liberté, et la dénonciation des hésitants et des dissidents. C'était toujours du bord de la mer, sur une grande plage déserte, qu'il s'adressait au monde. Nul ne savait pourquoi il avait disparu ni où il vivait exactement, mais les hypothèses allaient bon train. Et comme son aspect physique, à l'instar de sa tenue vestimentaire, n'avait jamais changé depuis sa première apparition, les gens ne pouvaient davantage déceler sur les images virtuelles un quelconque indice décisif de vieillissement ou de maladie. On l'imaginait volontiers vivant dans une grotte au bord de l'océan empourpré, contemplant les replis les plus cachés des secrets de l'univers, et renouvelant mystiquement les forces de son corps. Bref, on ne savait rien de lui !

Chris Hall s'éveilla dans l'enthousiasme des nouvelles prothèses nanotroniques qu'il allait mettre au point aujourd'hui. A 33 ans, Chris était un homme heureux. S'il ne se distinguait pas par sa taille plutôt moyenne, 1m75, il était en revanche svelte et beau : des cheveux souples naturellement blonds, des yeux d'un bleu très clair, et de longues mains aux doigts fuselés. Les traits de son visage étaient fins, et son regard à la fois profond et vif. Il arborait presque continuellement un sourire léger et lumineux qui achevait de le rendre non seulement très sympathique, mais également extrêmement séduisant.

La grande baie vitrée de son appartement situé dans le premier cercle, à 600m d'altitude dans la Tour Marquise, faisait l'angle entre l'est et le sud de la ville. Une agréable demeure ! Le matelas vibreur de son lit ébauchait les premières oscillations imitant les vagues légères d'un lac paisible, et un doux clapotis se faisait entendre dans la chambre. Mais le lac ne tarderait pas à se faire océan : il était temps de sortir du lit, avant la tempête... Un grand lac bleu bordé de montagnes se déployait sur l'ensemble du mur, faisant face au désert imperturbable que dominait son appartement. C'était bien commode ces films d'ambiance pour rompre la monotonie de la nature ! La baie vitrée servait aussi d'écran.

Il était 8 h. Chris versa du jus d'orange dans un verre, et remplit sa tasse de café. Il saisit une cigarette thermique, et se planta face au désert. Au bout de quelques instants, il s'adressa à l'ordinateur qui gérait son appartement :

-- Bob, montre-moi une vue des jardins suspendus place Marquise.

Une vue panoramique de l'espace jardin de la Tour Marquise apparut sur le vitrage. D'un geste de la main, Chris déplaça la vue vers la droite, et zooma sur un robot jardinier occupé à nettoyer un massif de fleurs.

-- Vous avez reçu un message d'Harry Sky hier soir. Voulez-vous le visualiser ?

-- Non, tout à l'heure. Bob, à la Tour Atlas, maintenant.

Le même calme y régnait. Chris hocha les épaules, se parlant à lui-même :

-- A cette heure-là le centre ville est complètement vide. Aussi désert que le désert ! Il n'y a guère que des sportifs et des robots pour s'y montrer, ajouta-t-il en observant un homme en train de courir doucement. Cette ville ne commence à vivre qu'à partir de 10h. Il acheva sa tasse de café, puis fixa son regard sur le coureur que la vidéo ne montrait que de loin.

-- Bob, fais-moi un zoom 3D sur lui, et isole-le.

L'ordinateur isola le coureur et l'afficha holographiquement à hauteur des genoux de Chris. Ce dernier fit pivoter l'image de la main. Le coureur se tenait à présent en face de lui.

-- C'est pas vrai ! s'exclama-t-il. Bob, tu peux me mettre en relation avec Ben Clarigan.

Un autre écran apparut, à sa gauche cette fois : c'était un écran d'attente. Après quelques secondes, Chris put voir son ami Ben porter la main à son poignet, et son visage apparut sur l'écran com.

-- Salut, Chris. Déjà à la fenêtre pour voir ce qui se passe dehors ? Tu sais bien pourtant qu'à cette heure-là il n'y a pas beaucoup de jolies filles à regarder passer.

-- Oui, je sais bien, mais je venais de voir un robot en train de travailler, et ensuite un coureur humain qui trottaient avec une régularité de machine...

-- Arrête, je sais ce que tu vas me dire.

-- Non, Ben, je voulais juste souligner que lorsqu'on fait du sport on n'utilise pas son élégant exosquelette de polymère rigide pour courir à sa place.

-- Je ne l'utilise que lorsque je suis à bout de forces. Sinon comment veux-tu que je rentre chez moi, sauf en taxi ?

-- Tu n'as pas assez confiance en toi, Ben. La philosophie du sport, c'est l'effort, le dépassement de soi.

-- Tu as beau jeu de parler de sport, toi ! Viens donc m'accompagner si tu l'oses.

-- A 700 m d'altitude au petit matin, brrr..., la température n'est pas assez douillette pour moi. Merci. On se voit tout à l'heure pour parler prothèse de course ?

-- Absolument, Chris.

L'écran com reprit sa position de veille. Chris et Ben étaient tous deux ingénieurs. Ils étaient associés, et fabriquaient des prothèses nanotroniques très performantes. C'étaient de minuscules dispositifs qu'on greffait dans le corps, et qui permettaient de faire toutes sortes de choses : débloquent les sécurités, payer ses achats, ouvrir les portes, voir les écrans virtuels réservés, passer en divers modes de vision, scanner des objets, changer la couleur de ses vêtements, piloter sa voiture ou son ordinateur par la pensée, bref, tous ces actes du quotidien qu'on accomplissait jusqu'alors avec des commandes ordinaires. Avec les prothèses intégrées, en particulier les grilles corticales greffées sur le cerveau, plus besoin de clés ni de cartes ni de bracelets numériques ou de lunettes. Tout dans le corps, et rien dans les mains ! Le monde se transformait autour de soi en un claquement de doigt ou un clignement d'œil : le confort était absolu.

Chris avait refermé les fenêtres virtuelles donnant sur les jardins suspendus, et il contemplait, sans vraiment le voir, l'immense désert. Il goûtait le vertigineux contraste entre la cité et le monde dévasté. Certes, Babylone était encore très imparfaite, mais quelle différence avec ces étendues de sable sans fin ni commencement ! La ville étincelante incarnait la vie, se tenant victorieusement au-dessus du néant. Le jeune homme se demandait pour quelles raisons certaines personnes pouvaient décider de quitter une telle oasis pour aller errer dans cet espace inhospitalier ? Quel refuge espéraient-ils y trouver ? Il pensait bien sûr aux dissidents qui quittaient les cités-Républiques pour aller fonder des colonies de miséreux, loin du seul modèle fiable de civilisation. C'était absurde. Absurde comme le désert lui-même. Peut-être étaient-ils malades ? Ou peut-être à force d'ennui avaient-ils contracté un virus d'égarement

de l'esprit ? Pourtant, ces considérations ne l'empêchaient pas de trouver bien souvent la vie babylonienne un peu ennuyeuse et assez médiocre. Décidément, les hommes n'étaient pas des dieux. Tout juste étaient-ils des animaux ayant appris à utiliser leur conscience !

Chris s'adressa de nouveau à Bob. Il fallait toujours prononcer le nom de l'ordinateur lorsqu'on lui parlait, car en cas contraire il était programmé pour ne pas réagir.

-- Bob, fais-moi voir le message d'Harry.

Une fenêtre virtuelle apparut aussitôt. Un métis de 25 ans le salua avec excitation.

-- Salut Chris. Dans le niveau 42 du dernier Warrapture, celui que nous n'arrivons pas à finir, tu sais, et d'ailleurs je ne l'ai toujours pas terminé..., je suis tombé sur un personnage étrange. Ce n'est pas un combattant, mais il ne semble pas être seulement là pour le décor, car en le suivant il m'a guidé vers un endroit inconnu du jeu. (Le ton d'Harry se faisait de plus en plus nerveux et il parlait très rapidement). J'ai bien essayé de lui tirer dessus, mais il ne meurt pas. Oui au fait, ce personnage n'est ni un soldat ni un robot : c'est une sorte de moine avec un gros capuchon qui cache son visage. Ce qui est curieux c'est qu'il m'a conduit dans une abbaye en ruines, jusqu'à une tour où il y avait une porte. Il est entré et la porte s'est refermée derrière lui. Mais impossible de le suivre. J'y comprends rien pour l'instant. Je vais prendre une dose de bigbang pour m'éclaircir les idées, et chercher à ouvrir cette porte secrète du jeu. Je te tiens au courant.

La fenêtre virtuelle disparut. Chris poussa un soupir, puis reprit :

-- Bob, donne-moi les gros titres de la presse du jour.

L'ordinateur entonna de sa voix posée et monotone la liste des événements marquants : préparation de la réunion mensuelle du sénat, projet de changement de couleur des tours des jardins suspendus, cas de maladies contagieuses aux périphéries des Républiques ; la mise en circulation depuis une semaine des première robes modulables a battu tous les records de vente, la chanteuse Anita Koundé s'est unie à la déesse Bonheur hier dans l'après-midi, en présence d'une immense foule d'admirateurs.

-- Quoi ? Anita Koundé est morte ? Elle avait déjà l'âge légal ?

-- Oui monsieur, 80 ans et un jour, rétorqua Bob sans beaucoup de compassion.

Chris était un fan d'Anita, et il était touché à la pensée qu'elle ne produirait plus de nouvelles chansons, qu'elle avait quitté pour toujours le monde idyllique de Babylone.

-- Bob, mets de côté l'enregistrement de la célébration du grand départ. Je la regarderai plus tard. Et puis sors-moi mes vêtements du jeudi, et prépare la douche aux réglages habituels, sans lavage de la tête.

-- A vos ordres, monsieur, répondit l'ordinateur.

Lorsqu'il entra dans la salle de bain la lumière s'alluma automatiquement. Chris se déshabilla et pénétra dans la douche. L'eau se mit à couler depuis ses épaules, en cascade, et les éponges munies de micro jets entrèrent en action. Elles formaient un demi-cylindre qui tournait autour du corps, montant et descendant avec précision. Savonnage, massage et rinçage prenaient sept minutes. Puis l'essorage se faisait en trente secondes, de sorte que Chris était flambant neuf en sortant du local de la douche, comme une voiture au sortir d'une laverie automatique.

Bob avait fait surgir du mur la tenue dite du jeudi : un costume blanc en nanotextile amélioré, comportant une longue veste à encolure chinoise. Il prononça ensuite la commande « chaussures blanches pointues ». Deux empreintes en forme de pieds apparurent près de la penderie redevenue invisible ; il plaça ses pieds sur les traces, et aussitôt deux pièces blanches de polymère flexible enserrèrent ses pieds. Une fois vêtu, il commença son rite personnel d'équipement. Se plaçant au milieu de la vaste salle de séjour, il leva soudain son bras gauche : un bracelet numérique vint s'y nouer comme par magie ; il tendit ensuite le bras droit

vers une table basse, et l'élégant étui noir qui se trouvait dessus vola dans sa main. C'était son ordinateur quantique très personnel, qu'il avait lui-même fabriqué, et dont il ne se séparait jamais. Le secret de cette télékinésie était connu : une mini prothèse d'attraction greffée dans la main, et qui fonctionnait comme l'aimant sur le fer, permettait de se saisir à courte distance des petits objets nanocarboniques reconnus par la prothèse. L'incroyable légèreté des matériaux en fibres nanocarboniques permettait de les mouvoir aisément. Ce dispositif ne fonctionnait qu'avec les objets personnels de valeur. Pas question d'attirer à distance les bracelets numériques des autres personnes. Chris avait participé à la mise au point de cette prothèse dont il était très fier, et qui coûtait fort cher.

Chris se dirigea vers le garage. On y accédait par une porte à côté de la cuisine. La porte automatique s'ouvrit sur une pièce où se trouvait une élégante voiture volante décapotable, dont il commanda mentalement la couleur ; aujourd'hui elle serait rouge, ce qui irait parfaitement avec sa tenue blanche. Dans ce local, situé dans le même plan que l'appartement, la verrière était escamotable. Chris s'assit au centre de la banquette avant du véhicule et commanda l'ouverture de la baie vitrée. Il démarra sa voiture qui s'éleva alors d'une trentaine de centimètres au-dessus du sol en émettant un léger ronflement de turbine, puis il consulta le radar de circulation, enclencha la ceinture de sécurité, et s'envola hors de chez lui. Cette sensation d'envol en quittant soudainement la Tour Marquise était inégalable ! Chris ressentait chaque fois une sorte d'osmose avec l'espace sans limite de la Terre entière. La voiture se plaça automatiquement dans un couloir à circulation unique en direction ascendante. Il était seul dans le ciel à cette heure matinale. En moins d'une minute il avait survolé les 100m qui le séparaient des jardins suspendus.

A l'heure du déjeuner, Chris avait rejoint ses amis aux Anneaux de Saturne, un restaurant très select des jardins suspendus. Son ami Ben l'y attendait, ainsi que Suzanne, Leticia, et Max. Ben et Leticia avaient une « relation temporaire », comme les habitants du premier cercle aimaient à définir les relations amoureuses. Puisqu'il faisait beau, ils avaient choisi la terrasse, lieu privilégié pour assister à l'envahissement des jardins suspendus par les habitants de la cité. Il était 13h, et désormais la vie sociale battait son plein.

Sur la table étaient disposés un plat contenant des portions de pâte à apprêt de formes géométriques variables, et bien sûr des assortiments individuels de bâtonnets à saveurs. Saveurs de plantes aromatiques, de poissons, de viandes, de fromages, et toutes celles encore inventées par les industries alimentaires. Les saveurs provenaient des plantes et des animaux préservés pendant la guerre sous forme de cellules souches et de blocs d'ADN dans des laboratoires haute sécurité. Même si ces espèces n'existaient plus à l'état naturel sur la planète, il était possible de les recréer grâce à leur patrimoine génétique soigneusement congelé. Ces banques du vivant étaient le trésor de l'humanité, sortes d'arches de Noé modernes. On mangeait rarement directement de la viande ou des légumes à Babylone, où il n'existait que quelques serres pour les végétaux et qu'un seul petit abattoir pour les animaux élevés uniquement pour les gens les plus fortunés, mais on prenait le plus souvent dans son assiette les portions sans goût de pâte à apprêt, formant la partie solide de la nourriture, et avec un bâtonnet électronique on y déposait la saveur désirée. Une petite tache de couleur matérialisait le transfert de saveur sur la pâte. Les boissons étaient préparées par un robot au bar, selon un processus comparable : l'eau servait de liquide fondamental, auquel le robot-barman ajoutait la saveur, alcoolisée ou non, qui avait été commandée.

Chris s'assit entre les deux jeunes femmes, salué joyeusement par Suzanne :

-- Je t'attendais avec impatience Chris. Ben n'a d'yeux que pour Leticia, et quant à Max, vu qu'il est homo, il se contente d'être drôle et galant. Enfin, rien de bien sexy en somme !

Max protesta avec humour :

-- Mais si, j'essaie. Mais vois-tu, lorsque je tente de te regarder comme si tu étais un homme, je n'y parviens pas. C'est de ta faute : tu es trop jolie pour te plier à mon imagination.

-- Tu vois, Chris, même quand il essaie de protester, on perçoit tout de suite le mensonge dans sa bouche. Mais si c'est toi qui me dis la même chose, ça change tout !

Pour toute réponse, Chris déposa un baiser dans le cou de Suzanne.

-- C'est pas Max qu'aurait fait ça, renchérit Ben.

-- Ah ! Ces hommes faciles ! soupira Max.

-- Bon, quelle est la dernière trouvaille que Ben va nous sortir de son sac aujourd'hui ? lança Leticia.

Ben, qui se tenait prêt pour sa surprise du jour, sortit de sa poche une sorte de paire de lunettes de soleil, les plaça sur son nez sans mot dire, puis observa de manière ostentatoire les deux jeunes femmes.

-- Pourquoi sors-tu ces vieux trucs ? demanda Chris.

-- Ce sont des verres ionisants. Les branchés, eux, savent déjà à quoi elles peuvent servir... Laisse-moi t'instruire. Certaines femmes portent depuis peu des vêtements sans écran, figure-toi, afin qu'on puisse les voir nues avec des lentilles ionisantes. Coquin, non ?

-- Les hommes ne font pas ça, déclara Max en élevant ses deux paumes d'un air sentencieux.

-- Sinon, on en découvrirait des exosquelettes discrètement camouflés en muscles..., ajouta Chris en direction de Ben.

-- Pas d'exosquelettes chez les filles, rétorqua Leticia.

-- Il va falloir peut-être vérifier ça, enchaîna Chris.

Tandis qu'ils devisaient sur les tenues féminines, un robot passa à proximité. Il était semblable à tous les robots de la ville, avec sa tête de métal munie de deux yeux rouges, et d'un orifice de voix synthétique en guise de bouche. Le thorax était couvert d'un revêtement blanc en polymère rigide, tout comme les cuisses et les bras. Leticia le toisa, et s'écria :

-- On pourrait quand même les habiller un peu, je trouve, ces horribles machines à tout faire.

-- Il faudrait aussi leur donner un visage plus humain, ajouta Suzanne.

-- Ça y est, elles veulent transformer nos machines urbaines en poupées ! commenta Ben.

A Babylone, comme dans le reste des Républiques Libres, les robots androïdes, c'est-à-dire ceux qui avaient un corps imitant le corps humain, étaient réservés à l'usage public ou industriel. Dans les habitations ou les boutiques, c'était un ordinateur qui gérait et manœuvrait les diverses machines domestiques.

-- Voilà le débat sur l'anthropomorphisation des robots qui est relancé. Et quel serait le sexe choisi pour ces machines ? questionna Chris en souriant.

-- On leur a déjà fait deux yeux et une bouche, cela ne suffit-il pas pour les rendre très humains ? Un gros œil central aurait suffi, techniquement parlant, renchérit Ben.

-- Oh ! Qu'ils étaient laids ces robots cyclopes des premières générations, reprit Suzanne. On a bien fait de réclamer leur modification physique.

-- Mais pourquoi tenez-vous tant à les faire ressembler à des humains ? La machine, c'est le troisième sexe, un sexe à part entière et respectable, déclara Chris.

-- En disant cela, tu oublies les hermaphrodites, ce qui est évidemment très injurieux, ajouta Max. Tu pourrais être condamné pour ségrégation éthico-sexuelle.

Ben intervint :

-- Les poupées, les poupées... ça rassure...

-- C'est franchement mieux que les petits soldats robotiques que les hommes nous imposent. Ces robots-choses sont franchement moches, mon chou, répondit Leticia.

-- Mais ce sont des choses, rétorqua Ben. Comment seraient-ils beaux ? Ou alors on tombe dans le concept des poupées de compagnie, les mannequins animés.

Max déclara d'un air à la fois grave et convaincu :

-- Depuis la disparition des animaux domestiques, qui suivit celle de la plupart des animaux en général sur la planète, il manque aux hommes ce compagnon discret et amical qui puisse servir de déversoir affectif. Il y a des moments où on se sent un peu seul, et un robot domestique aide à combler le vide.

-- Les animaux sont faits de la même matière que les hommes, mais ce n'est pas le cas des machines. Il n'est pas sain d'entretenir une relation affective avec une créature dénuée de toute dimension psychologique, comme celle qu'ont les animaux supérieurs. L'animal sait quand on s'adresse à lui, ce qui n'est pas le cas d'un robot. Ça s'appelle la conscience. Un robot répond sans savoir qu'il répond. N'est-ce pas une source de frustration immanquable, et de confusion, que de chérir un tas de métal et de composants nanotroniques ? questionna Chris.

Suzanne l'interrompit :

-- Les théories psychologiques sont impuissantes à museler notre affectivité, messieurs. Pas la peine de vous épuiser à comprendre ce qui est dénué de raison, et qu'on nomme le sentiment. Peut-on expliquer le beau ou le laid ? Si les robots font partie de notre vie quotidienne, alors ils doivent y être intégrés de manière harmonieuse et esthétique. Or, ces robots-machines sont d'une froideur stalinienne.

-- Au moins ils affichent sans artifice ni complexe leur intériorité binaire et programmée, reprit Ben. Pas besoin de lentilles ionisantes pour savoir ce qui se cache sous leur revêtement de polymère.

-- Parle pour toi, rétorqua Suzanne. Moi, je n'ai pas la moindre idée de ce qui se cache là-dessous !

-- Dans le cadre du développement de l'intelligence artificielle, on aurait pu, et on devra un jour, prévoir des attitudes propres au comportement psychologique, lui rétorqua Leticia.

-- Par la coupe de la déesse Bonheur, les hommes ne vous suffisent donc pas, ô femmes insatiables ! s'exclama Ben, tout en se fourrant dans la bouche un gros morceau de pâte saveur steak frites.

C'est alors que passa non loin du joyeux groupe une jeune femme promenant son robot-chien. La machine imitait un chien de compagnie de petite taille. Il était en polymère rigide pour le corps et les membres, mais le dos et la tête étaient recouverts d'une matière douce au toucher. Ces robots familiers étaient programmés pour réclamer de la nourriture trois fois par jour, et ils ne cessaient de gémir ou d'aboyer que lorsque leur propriétaire leur donnait la dose de croquettes de métal prévue. Ce type d'animaux cybernétiques avait un immense succès, au point que les cafés et les restaurants mettaient des croquettes de métal à la disposition de leur clientèle. Le robot-chien de la jeune femme évoquait une sorte de caniche. Tandis qu'elle marchait, le tenant en laisse, l'animal métallique se figea soudain, obligeant sa propriétaire à s'arrêter. La machine canine émit alors un grondement sourd, signe d'une activité interne, puis une trentaine de secondes plus tard, il laissa échapper par un orifice situé à l'arrière de son corps un cube de métal de 3cm de haut. Le cube tomba sur le sol avec un bruit de métal mécontent, fit quatre petits rebonds, et s'immobilisa. Ceci étant fait, la machine reprit sa marche, entraînant la jeune femme loin du restaurant.

-- Voilà ce qui se passe quand on veut mettre de la psychologie dans une machine, reprit Ben. Cette fille fait ingérer amoureusement trois fois par jour un certain nombre de croquettes à

son chien mécanique, et quand il y en a assez, le robot les assemble en un cube de métal qu'il laisse échapper là où qu'il se trouve. La belle affaire !

Suzanne répondit, presque indignée.

-- Voyons, la vie est faite de tous ces micro-événements. Tous ces détails, mis bout à bout, constituent le grand spectacle de l'existence. A quoi servent donc ces prothèses que tu fabriques, sinon à cela ?

Babylone était parsemée d'une multitude de nanoprojecteurs, les « écrans » comme on les nommait, capables de générer instantanément dans l'air des représentations virtuelles en trois dimensions. Ces écrans avaient toutes les tailles. Les uns étaient individuels, réservés à un citoyen déterminé qui était seul à le voir et à l'entendre, les publicités ciblées par exemple, tandis que les autres, comme les informations, étaient visibles par tous. L'écran d'information de leur table s'anima soudain. Un journaliste en vogue, Tony Zénit, résumait le gros titre du jour : l'annonce et la préparation de la prochaine assemblée du Sénat. Le présentateur était systématiquement fondu de manière habile dans les images qui défilaient pour illustrer l'info, de sorte qu'on aurait pu croire qu'il faisait partie intégrante du décor changeant suscité par son propre discours. Il s'agissait d'une réunion importante où devait être ratifiée par toutes les Républiques la loi dite du « libre échange ». Cette loi impliquait l'unification totale des Républiques Libres concernant l'extraction, la transformation et l'utilisation des matières premières. Tout serait désormais placé sous l'autorité de Babylone, la gestion des ressources étant réalisée concrètement par Tsélem. Ainsi, l'ensemble des matières premières détenues et gérées indépendamment jusqu'à présent par chacune des diverses Républiques serait partagé entre toutes de manière égale. Max fut le premier à rebondir sur cette question :

-- le prophète a vraiment changé notre manière de vivre. Je crois qu'aucune époque n'aura connu une telle transformation : l'homme délivré de la nécessité du travail ! C'est la révolution qui surpasse toutes les révolutions. Une armée de robots produit la nourriture et tous les objets dont nous avons besoin, assume les transports, entretient les logements, gère les conflits et les accidents. Et cela dans le monde entier ! On ne travaille éventuellement que pour se procurer le superflu ou la gloire. Le prophète est vraiment un être hors du commun. Comment ne pas l'admirer, et même le vénérer ?

-- Pourquoi a-t-il disparu depuis l'inauguration de son ordinateur Tsélem ? On ne le voit plus que par les écrans. Je trouve ça étrange, déclara Chris.

-- Les grands hommes sont toujours mystérieux et imprévisibles, affirma Leticia avec conviction. Adam Roy sait où le trouver, et cela suffit.

Chris poursuivit, sans tenir compte de sa réponse.

-- Le prophète est un scientifique de génie, et il a fait naître un nouvel art de vivre qui nous permet de goûter à tous les plaisirs qu'offre la vie. Mais pourquoi n'en fait-il pas autant ? Pourquoi vit-il solitaire au bord d'un océan de poison ? Enfin, si c'est bien là qu'il vit vraiment...

Tous les restaurants proposaient divers remontants à leur clientèle. Suzanne saisit un stick de sheese sur la table, et prit la dose dans une grande inspiration. Un peu de fumée s'échappa de sa bouche, accompagnée d'une expression d'abord étonnée, puis radieuse. Elle avait soudain un air d'enfant qui voulait jouer, et ce petit air lui allait très bien. Chris lui sourit largement, et lui fit un clin d'œil auquel elle répondit aussitôt. Le jeune homme eut l'impression qu'une ondée de joie pétillante parcourait tout son corps. Cette nuit, il ne serait pas seul, et il ne mettrait pas de réveil pour le lendemain. Max cependant ne se départait pas de son enthousiasme pour le prophète.

-- Et quoi ? Tout le monde a bien le droit de vivre comme il lui plaît, y compris les hésitants, alors pourquoi pas ce génie de tous les temps !

Max, comme chacun à Babylone, ne prononçait jamais le nom des dissidents. Il s'arrêtait à la périphérie de la ville, à l'orée du désert, là où vivaient les hésitants, la population la plus en marge de la société. En théorie, les hésitants, habitants du troisième cercle, étaient des citoyens à part entière, et en tant que membres de la République de Babylone ils avaient droit aux soins médicaux et aux transports gratuits. Cependant, leurs avantages s'arrêtaient là. Ils ne touchaient pas l'allocation de base permettant aux citoyens des deux autres cercles de faire un minimum d'achats et de s'offrir quelques sorties. Ils vivaient entre eux, loin du centre ville, dans des bâtiments que les robots n'entretenaient pas. Ils cultivaient eux-mêmes les légumes et élevaient les animaux qu'ils mangeaient. Ils refusaient de remettre leur destin entre les mains des robots et des ordinateurs, et voulaient vivre selon le modèle familial du vieux monde : un homme et une femme unis fidèlement pour élever des enfants. Or, le prophète prêchait le renoncement radical à ce qu'il considérait être une forme archaïque du développement humain, et une attitude dangereuse envers le contrôle de la natalité. L'homme moderne devait être célibataire, ne pas avoir d'enfants, s'adonner à une vie de plaisirs, remettre avec confiance la conduite du monde aux machines, et, parvenu à l'âge légal, remettre sa vie entre les bras de la déesse Bonheur. Tel était l'idéal de vie des habitants du premier cercle.

-- Bien sûr, Max, reprit Ben. Mangeons et buvons sans nous occuper du reste !

Il vida son verre de manière théâtrale, puis, semblant se raviser, il ajouta d'un air songeur :

-- Chris a néanmoins raison : il est bizarre ce prophète.

Ben savait que Max ne supporterait pas placidement ce renchérissement de soupçon à l'égard du père du monde nouveau.

-- Vous voulez me mettre en colère, c'est ça ? Mais vous n'y arriverez pas cette fois, assura Max, même si vous me dites que la tenue vestimentaire de notre guide est totalement surréaliste, et que sa chevelure est chaotique. Je vous l'affirme : son immense cerveau ne pouvait pas trouver une forme plus adaptée !

Les amis de Max firent alors éclater sans retenue une salve d'applaudissements.

-- Bravo, Max, bien répondu, s'exclama Suzanne, complètement hilare.

Le repas achevé, Max prit congé et s'en alla voir d'autres amis, tandis que Chris et Ben raccompagnaient les deux jolies jeunes femmes. Ils avaient décidé de revenir à pied, et de faire un peu de lèche-vitrine en flânant. L'immense espace circulaire des jardins suspendus était parsemé de toutes sortes de boutiques, dont la plupart de grand luxe : boutiques de vêtements et de lingerie aux griffes prestigieuses, salons de haute coiffure, instituts de beauté, hypermarchés de vidéos et de musiques, officines de drogues, fournisseurs de prothèses nanotroniques et de programmes virtuels, concessionnaires de voitures volantes haut-de-gamme, tous formaient comme un collier des perles les plus précieuses de la civilisation. Mais l'objet qui aujourd'hui attirait le plus leur curiosité était sans conteste la fameuse robe modulable, sortie une semaine plus tôt. Arrivés devant le prestigieux salon des soieries de l'Orient, ils s'empressèrent d'entrer. Son propriétaire, Luc Détourneau, passionnément amoureux de la haute couture, était considéré comme l'un des plus grands créateurs de formes et de couleurs dans le domaine des textiles. Le principe de la robe modulable était de pouvoir en changer la couleur à volonté, mais également et surtout la forme. Et ce, instantanément ! Le nouveau tissu était une merveille technologique : la robe s'allongeait, se raccourcissait ou se rétrécissait en quelques secondes. Il fallait certes acheter des modules complémentaires pour obtenir les modèles les plus raffinés, mais les options de base permettaient déjà de la

manipuler intuitivement, avec un beau résultat. Une commande par puce greffée était prévue, ainsi qu'une commande externe destinée à être manipulée par un tiers.

Le vaste magasin ressemblait à une galerie d'art, chaque modèle exposé sur un petit podium, tel une statue, ou bien flottant doucement dans des tubes de verre privés d'apesanteur. Des représentations virtuelles en live dévoilaient ces vêtements œuvres d'art sous les angles les plus variés, assortis des toilettes féminines les plus belles et les plus suggestives. Le magasin était divisé en secteurs thématiques : soirée de gala, cocktail, sportswear, réception chez soi, tête-à-tête..., chacun consacré à un type de vêtement ou de lingerie particulier : manteaux, robes, pantalons, chapeaux, sous-vêtements... Ainsi, la créativité n'avait guère progressé en matière d'agencement de boutiques féminines ! La robe modulable trônait au centre du salon des soieries de l'Orient, sur le podium le plus élevé, dans la position "métamorphoses en série". Sur un mannequin de polymère, la robe était comme saisie d'une étrange frénésie, s'allongeant, s'échancrant, se relevant d'un côté, s'élargissant, se resserrant autour du corps, se ramassant en une courte bande, puis dessinant enfin la plus folle des robes d'été. Les couleurs, bien sûr, rivalisaient d'originalité pour accompagner chaque mouvement de cette danse effrénée. Tout était calculé, aux soieries de l'Orient, pour séduire les femmes et fasciner les hommes.

Frappant de joie dans ses mains, Suzanne demanda à essayer cette dernière nouveauté babylonienne. Approbation enthousiaste de Chris ! S'emparant de la commande externe, il entreprit de choisir les formes à mouler sur son ravissant mannequin. Le tissu glissait sur le corps comme une huile colorée. A ses côtés, Ben et Leticia faisaient leurs commentaires : plus courte ou plus longue au niveau des jambes, dégager ou recouvrir les épaules. Un véritable jeu de poupée. Suzanne prenait des poses variées, et Chris en profitait pour modifier la coupe. Le jeu était nettement sensuel, et incroyablement prenant. Luc Détourneau, voyant que le groupe était convaincu, ou en tout cas facile à convaincre, s'approcha en proposant son aide :

-- Etes-vous satisfaits de ce modèle ?

Suzanne répondit aussitôt :

-- Je l'adore ! J'en prends une.

-- Elle vous va à ravir, ajouta Détourneau, en grand connaisseur qu'il était du corps féminin, et surtout en parfait commerçant accoutumé à ce genre de psychologie féminine.

Une fois rhabillée, Suzanne rejoignit Détourneau qui l'attendait avec un sac très chic contenant la robe magique. Le comptoir était une simple table basse noire laquée, au centre de laquelle était fixé un cube rectangulaire de même teinte. Il s'agissait du terminal interbancaire servant à payer les achats. De confortables fauteuils étaient disposés en demi-cercle face au commerçant. Suzanne s'assit, et une fenêtre virtuelle apparut en face d'elle. Une voix récapitula le contenu de l'opération commerciale, l'objet acheté, son prix, et l'identité du vendeur. Mais au moment d'énoncer l'identité de la cliente, l'ordinateur déclara :

-- Impossible de poursuivre l'opération, puce oculaire indétectable.

Suzanne eut beau se concentrer comme d'habitude, en plissant les yeux, au grand amusement de Chris qui l'avait suivie, cette fois il n'y eut rien à faire : sa puce bancaire n'était pas acceptée.

-- Plisser les yeux ne sert à rien. Il va falloir aller vite faire régler cela au centre des puces implantées, déclara Chris. Mais pour la robe, pas de panique, je vais la régler. Je brûle d'envie de la voir ce soir tout à loisir...

Suzanne l'embrassa. Chris, quant à lui, n'eut pas de difficulté avec l'ordinateur de Détourneau. Au sortir du magasin, tandis qu'ils allaient se quitter, Leticia se figea brusquement. Elle regardait en direction d'un jardin situé à une trentaine de mètres. Devenue

soudainement pâle, elle était manifestement très inquiète. Une angoisse réelle se lisait sur son visage. Ben demanda :

-- Qu'est-ce qui se passe Leticia ?

-- Vous ne voyez rien en face, à l'entrée du jardin ?

-- Non, il n'y a personne ni rien d'anormal, répondit Ben.

-- Depuis plusieurs jours un homme encapuchonné me suit partout.

-- Tu le vois maintenant ? questionna Chris.

-- Oui, il est là à l'entrée du jardin. Il me regarde fixement comme toutes les autres fois.

-- Et quoi ? Rien de plus ? dit Ben.

-- Non, rien.

-- Eh bien ! fit Chris C'est le jour des dysfonctionnements des puces nanotroniques ! Après le problème de l'implant oculaire de Suzanne, te voilà à ton tour frappée par le mauvais génie de l'électricité, continua-t-il. C'est un bug assez rare qui affecte les écrans personnalisés. Les publicités réservées à une personne déterminée abondent dans notre monde. Afin que chacun voie un message publicitaire personnel, et que le voisin ne le voie pas, on a développé des implants personnalisés qui sélectionnent les propositions publicitaires en fonction des pôles d'intérêt de chacun. Ces programmes appellent chacun par son nom. Fonctionnant comme les anciens emails des téléphones portables, ces messages holographiques sont générés par les boutiques où nous entrons, ou bien n'importe où ailleurs, pour nous avertir des offres disponibles. Lorsque l'implant personnel dysfonctionne, on ne peut plus bloquer leur flux, et leur accumulation devient vite obsessionnelle et intolérable. Il y a aussi des sortes de fantômes virtuels qui sont perçus à des endroits ou à des moments donnés, sans message explicite, comme des bouts de codes sans contrôle. Cela donne des atmosphères étranges... Ce peut être des silhouettes inconnues, inquiétantes ou non. C'est ce qui t'arrive. Ton homme encapuchonné est une illusion virtuelle. Il n'y a pas à s'en inquiéter. Allez donc toutes les deux faire régler vos implants avant de poursuivre votre shopping.

Leticia semblait rassurée. D'ailleurs, tout comme Suzanne, et comme pratiquement toutes les jolies femmes de Babylone, elle était si heureuse dans sa vie confortable, et si confiante dans la technologie de Tsélem, qu'elle s'abandonnait volontiers à toute explication lui permettant d'oublier les petits points sombres qui risquaient d'obscurcir la vision lumineuse qu'elle avait de son existence. Le groupe se scinda : les deux jeunes femmes prirent un taxi, tandis que Chris et Ben regagnaient à pied leur labo. Chris dit alors d'un air pensif :

-- C'est étrange ces fantômes virtuels de la machine.

-- Juste un problème informatique de récurrence non corrigée.

-- C'est plus que cela, Ben. Je ne l'ai pas dit à Leticia, mais j'ai pu constater moi-même à plusieurs reprises d'étranges manifestations d'autonomie dans les programmes les plus différents. Ce sont des phénomènes ponctuels, qui disparaissent comme ils sont venus, mais qui ne devraient pas exister d'un point de vue logique : un phénomène contre-nature. Cela ressemble aux tâtonnements d'une conscience qui chercherait à se comprendre elle-même, à naître.

-- Tu déliras complètement, mon cher Chris. Il n'y a aucun mystère là-dedans. Les milliards de lignes de commande de nos machines peuvent de temps à autre engendrer de façon fortuite des dérèglements.

-- Tu es un scientifique, Ben ; tu n'as pas le droit de te contenter d'une telle approche. Il faut comprendre ce qui se passe.

-- Personnellement, je n'ai jamais remarqué de mouvements de conscience dans les ordinateurs de la cité, affirma Ben avec force conviction.

-- Tu connais néanmoins l'existence des fantômes virtuels, n'est-ce pas ?

-- Et alors ? Je connais aussi les flux incontrôlés des publicités ou des messages personnalisés. C'est du même ordre.

-- Justement non, mon cher Ben. Si tu avais eu la curiosité de consulter les ennuyeuses statistiques des opérations informatiques... (Ben grogna) ... tu saurais que les dysfonctionnements des flux personnalisés représentent 0,1 % de la totalité des flux générés. Or, les cas d'apparition de fantômes virtuels représentent une proportion si infime qu'elle n'a même pas fait l'objet d'un calcul d'ensemble ; seulement, sur des implants isolés on les a évalués comme étant de l'ordre de 0,003 %. Il ne s'agit pas du tout de la même fréquence statistique, et donc pas d'un phénomène identique.

-- Très bien, et alors ? s'écria Ben, un peu agacé de voir son argument repoussé avec une telle précision.

-- Je ne sais pas. Il n'existe en théorie aucune dimension psychologique programmée, et l'intelligence artificielle a été sciemment réduite à des processus purement logiques. Mais ces chaînes logiques sont véhiculées par divers types de particules physiques qui peuvent interagir avec les mécanismes prévus. Des empêcheuses de tourner en rond, en somme. Est-ce de ce côté-là qu'il faut y regarder de plus près ?

-- Le fonctionnement quantique pourrait interagir sur les programmes ? C'est ce que tu dis ? insista Ben.

-- Rien ne s'y oppose en absolu, non ?

-- Alors c'est la matière qui se met à penser, selon toi ! Et elle pense à travers nos machines. Faut la museler vite fait, avant qu'elle ne prenne le pouvoir !

Chris et Ben arrivaient à leur laboratoire. Ils avaient nommé « BC » l'ordinateur qui gérait leur local, en référence à leurs prénoms respectifs. Lorsqu'ils entrèrent, BC les salua, puis il ajouta à la fin de son rapport d'activité :

-- Il y a eu un appel d'Harry Sky pour vous, Chris. L'appel a été émis pendant votre déjeuner, et votre ami n'a pas laissé de message.

Chris avait complètement oublié Harry.

-- Merci BC, répondit Chris. Appelle-le.

L'ordinateur se tut pendant une trentaine de secondes, puis reprit la parole :

-- Monsieur Harry Sky ne répond pas. Voulez-vous lui laisser un message ?

-- Non, pas la peine, je vais y aller moi-même.

La voiture volante de Chris l'attendait dans le garage du laboratoire. La Tour des Nymphes où logeait Harry était située à vingt sept tours de distance. Lorsqu'il arriva à la hauteur de la véranda du garage de son ami, celle-ci demeura obstinément close : Harry ne répondait pas. Chris alla se garer dans le parking public, et prit l'ascenseur. Heureusement il avait le code manuel de la porte, ce qui lui permit d'entrer dans l'appartement.

Quelle ne fut pas sa stupeur en se trouvant soudainement face à face avec Harry, assis sur son fauteuil d'immersion virtuelle, les yeux figés dans le vide, la bouche entr'ouverte, et les bras pendants ! Chris eut un serrement de cœur. Il connaissait cette attitude : c'était celle des non-revenus. On appelait ainsi ceux qui étaient tombés dans un coma au cours d'une immersion dans un espace virtuel : un jeu, ou bien un monde passé ou imaginaire à visiter. Ils n'étaient plus revenus du monde imaginaire, où ils se trouvaient mentalement coincés. Personne ne savait vraiment comment cela arrivait. La prise de drogue lors d'une immersion virtuelle pouvait peut-être jouer un rôle. Mais ce coma était irréversible.

Chris passa un faisceau de lumière devant les yeux d'Harry sans obtenir la moindre réaction. Il laissa échapper quelques mots à peine audibles :

-- Harry, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Puis, interpellant l'ordinateur de l'appartement :

-- Bad Boy, dis-moi ce qui s'est passé au moment du décrochage d'Harry.

-- Harry jouait. Il était très concentré. Il s'est levé et s'est placé sur la dalle de mouvements pour mieux faire face à ses adversaires, et ensuite il s'est rassis sur son fauteuil. A 14h38, il s'est mis à trembler de tout son corps pendant quelques secondes, puis s'est figé dans l'attitude présente. L'écran de contrôle du jeu s'est arrêté au même moment.

-- Bad Boy, tu peux me connecter au jeu, là où Harry se trouvait ?

L'ordinateur se tut quelques secondes, puis reprit :

-- Négatif, monsieur. Le jeu ne reconnaît plus le code rétinien d'Harry.

-- C'est quoi cette histoire ? Le regard d'Harry a changé, certes, mais pas ses yeux.

Chris fit le tour de l'appartement, et tomba sur la tablette numérique de dessin de son ami. Harry avait tracé la silhouette d'un moine avec un capuchon sur la tête. Il avait écrit à côté ces quelques mots : « Il ne faut pas le tuer ; il faut le décapuchonner pour entrer ». Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Était-ce une hypothèse, ou bien une invitation laissée spécialement pour Chris ?

-- Bad Boy, quand Harry a-t-il fait ce dessin ?

-- A 14h09, monsieur.

La porte de la véranda s'ouvrit, et une voiture ambulance prit place dans le garage. Les services publics de la cité possédaient un accès automatique aux habitations et aux locaux privés.

-- Bad Boy, tu as alerté les services d'urgences ?

-- Non, monsieur.

Deux robots médecins pénétrèrent dans l'appartement. Ils allèrent droit vers Harry, et commencèrent à l'examiner. Chris les interrogea :

-- Robots, qui vous a prévenus ?

Un des robots répondit placidement :

-- Le standard des urgences a reçu un appel à 14h38, monsieur.

-- A 14h38, dis-tu ? Qui l'a effectué ?

-- Nous ne savons pas, monsieur.

Chris insista :

-- Consultez la base de données. Tous les numéros y sont systématiquement répertoriés. Le robot garda le silence un moment, puis il répondit :

-- Désolé, monsieur. La base de données ne comporte aucun numéro. Seulement un appel par écrit transmis par un phonétiseur vocal anonyme.

-- C'est absurde ! s'écria Chris. Que va devenir Harry ?

-- Nous allons le transférer à l'hôpital Georges Pitish, où il sera pris en charge par le service des comas.

Il n'y avait en effet plus rien d'autre à faire, et Chris sortit sans s'attarder davantage. Il sonna à la porte de l'appartement d'en face. Cette voisine connaissait bien Harry. La porte automatique s'ouvrit après quelques instants, et une femme asiatique sans âge vint à sa rencontre.

-- Bonjour madame Li, déclara Chris. Harry vient de tomber dans le coma. Est-ce vous qui avez appelé les services d'urgence ?

-- Oh ! Non. Monsieur Harry est malade ? Je ne le savais pas. Il est encore chez lui ?

-- Oui, et les robots médecins vont bientôt l'emmener à l'hôpital Pitish.

Sans lui répondre, la femme s'engouffra dans l'appartement d'Harry. Chris n'entendait déjà plus que le son de sa voix :

-- Mon pauvre monsieur Harry, qu'est-ce qui vous arrive ? Monsieur Harry, vous m'entendez ? C'est madame Li...

Chris prit l'ascenseur. Il avait hâte de s'éloigner et de retrouver un monde plus serein. Qu'un jeu vidéo puisse détruire le cerveau de celui qui s'y adonne lui paraissait effrayant. Comment cela pouvait-il se produire, et comment se protéger de tels accidents ?

Chapitre 3

Loin de Babylone et de ses alliés, une colonie de dissidents vivait en 2145 au milieu du désert, en un lieu nommé Madian, à plus de 5000km de la capitale des Républiques. Elle regroupait environ quatre mille personnes, et à ce titre elle était la plus importante des colonies indépendantistes du désert. Elle s'était établie dans une des grandes villes du XXI^{ème} siècle, dont il ne restait désormais que des ruines émergeant au milieu du sable. Ces villes fantômes étaient nombreuses sur la planète. Les masses phénoménales de sable qui s'étaient produites sur tout le globe, en raison d'une réaction chimique infernale de transformation des roches et des terres en sable fin, avaient recouvert une bonne partie du monde sur une hauteur allant de vingt à quarante étages. À la suite de cette invasion, bien des villes du XXI^{ème} siècle avaient purement et simplement disparu de la surface de la Terre, et seules les cités qui avaient été d'une certaine importance étaient encore partiellement visibles grâce à leurs immenses tours, dont les sommets continuaient d'émerger du sable. Quelques zones et villes de la planète avaient été cependant préservées du raz de marée sablonneux, et conservaient encore leur aspect topographique originel.

Les dissidents étaient organisés, et bien décidés à prendre leur destin en main. Les premiers d'entre eux s'étaient installés au désert au début du XXII^{ème} siècle, lors de la constitution de la fédération des Républiques, pour bâtir et mener une vie fondée sur des valeurs différentes de celles de la modernité. Ils avaient élu un gouvernement dont la tâche essentielle consistait à superviser les actions d'utilité publique. Tous s'employaient à récupérer les nombreuses pièces mécaniques encore en état, qui abondaient dans le sous-sol de leur nouvelle cité. Les immeubles formaient comme des puits et des tunnels sous le sable, leur permettant de trouver çà et là les produits, objets et matériels nécessaires à leur vie quotidienne. Plus important, une rivière souterraine coulait paisiblement sous leurs pieds, maintenue depuis toujours à l'abri de la pollution et des ardeurs du soleil. Les habitants avaient déblayé le sable sur de vastes surfaces transformées en serres, où ils cultivaient toutes sortes de céréales, de légumes et de fruits. Avec les animaux qu'ils avaient emportés de Babylone, ils élevaient de la volaille pour la viande, et des poules pour les œufs. Ne manquait en somme que le bétail.

Grâce à des panneaux solaires ils produisaient leur électricité, mais ils étudiaient le moyen d'installer une turbine dans le lit de la rivière pour en produire davantage encore. Ils avaient construit de petites maisons au milieu des ruines, ou bien utilisaient les étages encore visibles des immeubles qui émergeaient du sable. Les familles vivaient comme dans l'ancien monde, les femmes procréant les enfants de façon tout à fait naturelle, et sans aucune amélioration du matériel génétique des embryons. Ici, les enfants étaient vraiment les manifestations naturelles et particulières de l'union des parents. Les dissidents rejetaient avec force l'idée de l'homme augmenté, et en particulier les améliorations relatives au patrimoine génétique des personnes. Ces améliorations, en effet, réclamées d'abord avec larmes au nom de la médecine pour éradiquer les maladies ou les malformations, avaient bien vite été étendues au cours du XXI^{ème} siècle aux caractéristiques physiques et psychologiques les plus diverses. Les enfants ainsi transformés par la science étaient les vivants miroirs des désirs de leurs parents. Mais comme tout le monde voulait des enfants beaux et intelligents, et comme tout le monde, bien sûr, se projetait ces deux attributs essentiels selon les modes et les représentations sociales standard, on avait produit grâce à la conception assistée en laboratoire une génération de jeunes gens presque totalement semblables. Des effets pervers s'en étaient suivis : une partie de cette humanité nouvelle était tombée en proie à une totale prostration psychologique, tandis que l'autre donnait libre cours à une sauvagerie incontrôlable, et qui trouva lors de la troisième guerre mondiale bien des moyens de s'exprimer. Or, cette première génération

d'humains augmentés était affligée de façon inexplicable d'infécondité. Bien que leurs organes sexuels soient apparemment tout à fait fonctionnels, ces hommes et ces femmes améliorés dès leur conception ne pouvaient pas procréer. C'est comme si la Nature elle-même avait rejeté ces monstres de laboratoire en les frappant d'une malédiction sans appel. A Madian, les dissidents étaient bien décidés à engendrer des enfants qui seraient le fruit d'un amour simple et vrai, sans volonté d'orienter le destin de leurs descendants. Ils pensaient que les épreuves inhérentes à la vie humaine étaient nécessaires pour faire grandir des qualités qui sans cela ne verraient jamais le jour. Et à ce titre, ils refusaient de croire que l'amour pour les enfants consistait à leur éviter d'affronter les épreuves de la liberté et de la limitation de la nature humaine.

Les dissidents de Madian commencèrent bien vite à fonder de petites colonies, afin d'accroître leurs chances de survie, multipliant les lieux de refuge ou de transfert, avec l'espoir de trouver ailleurs ce qui faisait défaut à Madian. C'est dans cette perspective que deux ans plus tôt une cinquantaine d'hommes et de femmes étaient partis s'installer beaucoup plus à l'ouest dans une autre ville du monde ancien, où de l'eau était également disponible. C'était une ville récente, datant du XXI^{ème} siècle, qui n'avait pas été ensevelie sous le sable ; et sur les panneaux de signalisation on pouvait lire encore distinctement le nom de Silicopolis. Elle avait été construite pour abriter l'élite technique de l'époque, ainsi que les laboratoires où chercheurs, ingénieurs, et techniciens œuvraient jour et nuit comme dans une fourmilière. Une base militaire assurait leur protection. Sans doute étaient-ce les radiations qui les avaient décimés, car les bâtiments n'avaient pas souffert de la guerre, tandis que des ossements étaient présents partout. Les anciens habitants n'avaient pas eu le temps de fuir ou de se protéger !

Cette situation offrait un grand avantage à nos colons : les réserves de la ville étaient relativement intactes. Le stock de carburant était important et indemne, et le matériel, les armes et les véhicules de la base militaire de Silicopolis demeuraient en bon état. Cerise sur ce gâteau de roi : il y avait même des hélicoptères, qu'il avait été assez facile de remettre en état de vol. Toutes ces conditions favorables permirent bien vite à Silicopolis de soutenir efficacement la colonie-mère de Madian.

Talia Sand était affectée depuis deux ans à la colonie de Silicopolis. Jeune femme brune de 25 ans, yeux noisette, cheveux mi-longs, souple et athlétique, elle était aussi d'une grande beauté, qu'elle semblait vouloir cacher de toutes les façons. Elle souriait peu, mais lorsqu'elle souriait son visage se métamorphosait, irradiant une lumière douce qui la rendait irrésistible. Talia le savait, et comme elle évitait, et refusait même, de donner libre cours à la fascination des hommes, elle affichait généralement une expression sérieuse qui, du reste, correspondait parfaitement à son état d'âme ordinaire. Elle avait, il faut le dire, une qualification rare chez les dissidents : elle était experte en armement et en technique de combat. C'était son père, un officier instructeur, qui l'avait formée dans le plus grand secret. Il lui avait fait implanter dès son jeune âge une prothèse oculaire qui la rendait capable de voir la nuit. La vision nocturne était en outre très utile au désert où elle vivait aujourd'hui, car ce mode de vision permettait de distinguer jusqu'à plusieurs dizaines de mètres pendant le déroulement des tempêtes de sable, où un homme ordinaire ne voyait rien.

Talia portait presque toujours une des tenues noires des commandos, qui abondaient dans la base militaire. Là, dans ce camp de soldats, elle trouvait tout son bonheur. Elle y avait même installé ses appartements, et tapissé une partie des murs avec les armures de polymère flexible issues des nanotechnologies les plus soignées. De couleur bleu nuit, elles étaient légères

comme la plume, et plus dures que le diamant. C'est la même nanomatériau, mais sous sa forme rigide, qui constituait la carapace extérieure, blanche ou métallisée, des robots d'Adam Roy.

Les chefs de Madian se méfiaient de l'idéologie du prophète, et des sentiments cachés de son disciple Adam Roy. C'est pourquoi ils avaient décidé de se munir d'un arsenal capable de contenir, un jour, une possible attaque des robots. « Au cas où ! », comme on dit... La mission de Talia consistait à collecter et à faire acheminer l'armement nécessaire à Madian. Elle avait sélectionné en particulier un modèle sophistiqué de fusil lance-roquettes à impulsion. Maniable, l'arme utilisait des cartouches de la taille d'un pouce, capables de percer les blindages de polymère ou d'acier augmenté. Le recul de la détonation était identique à celui de ces fusils de chasse qu'on utilisait encore au début du XXI^{ème} siècle. Enfin, un chargeur automatique, qu'on enfilait comme un petit sac à dos, et relié au fusil par un tuyau sous pression, chargeait l'arme. Selon la dimension du chargeur dorsal, on pouvait tirer à la volée entre 50 et 100 mini-roquettes. Bref, une arme de poing redoutable et parfaitement adaptée à la destruction de machines. Son unique point faible était sa courte portée autoguidée : seulement 20m. Seul un tireur d'élite pouvait l'utiliser encore avec précision jusqu'à environ 40 ou 50 mètres.

La matinée était belle, et Talia se dirigeait avec Clark, un ingénieur de génie qui savait faire un peu tout avec n'importe quoi, vers une partie de la ville qu'ils n'avaient encore que peu explorée. L'objectif de leur sortie du jour était le bâtiment de la société Nanofutur. Clark conduisait lentement comme à l'accoutumée, car les routes étaient encombrées d'obstacles de toutes sortes. Agé de 35 ans, il était assez corpulent, accusant 120 kilos pour 1m80. Son regard vif et intelligent contrastait avec la lourdeur de son maintien. Talia l'accompagnait volontiers, car il savait être drôle et de bonne compagnie ; et cela lui faisait un peu de distraction. A l'arrière de la Jeep, outre le matériel technique de Clark, se trouvaient un fusil lance-roquettes et un revolver. Pas la peine de demander à qui ils appartenaient !

-- Pourquoi tu emportes ces trucs pour aller en ville ? demanda Clark. Je te défendrai si on t'embête, tu sais. Je mettrai en fuite les scorpions et les cafards s'ils osent te regarder de travers.

-- Je sais, Clark, je me sens totalement en sécurité avec toi, répondit-elle en souriant. Mais vaut mieux avoir ces trucs sans en avoir besoin, plutôt qu'en avoir besoin et ne pas les avoir. C'est un truc féminin, si tu vois ce que je veux dire.

-- Non, c'est pas si féminin que ça, ces trucs sur le siège arrière. Enfin, il faut sûrement un peu se distraire, et je comprends ça. Pourquoi pas une larme de whisky pour assouplir l'atmosphère, ou une bouffée de sheese ?

Le sheese était une drogue de faible intensité. Juste de quoi chasser le stress ou l'ennui pour plusieurs heures. Clark reprit :

-- Comment pouvez-vous croire, toi et le comité de Madian, que l'Union des Républiques va un jour nous attaquer ? Je n'y crois pas un seul instant, moi. Leurs dirigeants sont trop occupés à construire leurs immenses fourmilières du monde parfait. Pourquoi s'intéresseraient-ils à la poignée d'hommes préhistoriques que nous sommes ? Et les heureux habitants de leur monde idyllique sont encore plus incapables d'agression ! Ils sont tout simplement incapables de la moindre initiative et de la moindre action ! Les robots font tout pour eux, pensent pour eux, et ils finiront par leur servir de partenaires sexuels si ça continue comme ça. De la sorte, l'union de l'homme et de la machine sera totale.

-- Le monde ne pourra jamais se dire parfait tant qu'il y aura des hommes pour nier sa perfection. Et ces hommes, c'est nous. La perfection, ici-bas, ou bien n'existe pas, ou bien est forcément totalitaire. C'est pourquoi il faut se préparer à toute éventualité.

-- Et le mépris, Talia, tu y as pensé ? Le mépris rend indifférent à ce qui ne représente rien statistiquement. Le mépris rend presque tolérant ! Les Républiques Libres se fichent bien de nous : elles nous méprisent.

-- Oui, et si Adam Roy nous admirait secrètement en fin de compte... L'admiration, tu y as pensé, Clark ?

Clark et Talia se mirent à rire joyeusement.

Les infrastructures d'antan de Silicopolis avaient bien vieilli, certes, mais elles étaient encore toutes étrangement intactes. Des arbustes grimpants avaient tout envahi, courant le long des édifices, et formant ça et là de véritables petits bosquets. C'était la même plante partout, d'un vert foncé, qui donnait à tout Silicopolis une allure de jardin, autant que de ville fantôme. Il n'y avait aucune autre végétation, hormis de grosses touffes d'herbe mi-séchées, nonobstant la présence d'eau dans le sous-sol. Talia regardait, rêveuse, les immeubles aux fenêtres béantes, transpercés par l'insolente végétation qui semblait vouloir tout conquérir. C'était comme des racines qui sortaient du sol, et poussaient à l'envers, en direction du ciel. Leurs branches sinueuses, d'un beau marron clair, étaient si résistantes qu'on pouvait facilement escalader un immeuble rien qu'en s'y agrippant.

-- Nous arrivons, déclara Clark, en indiquant du doigt un immeuble d'une quarantaine d'étages.

Clark arrêta la voiture devant l'entrée. Un très gros coffre-fort gisait sur le sol, la porte béante, comme un cadavre. Clark s'en approcha, regarda en l'air, et dit :

-- Curieux ça. On dirait qu'il a été jeté depuis une des fenêtres de l'immeuble, et à voir l'état de ce qui se trouve dedans, je dirai que ça fait un bout de temps qu'il est là.

Il fouillait le coffre avec perplexité, tandis que Talia enfilait l'étui de son revolver.

-- Ne sois pas si romantique. C'est seulement une ruine. Prends donc ton matériel et allons voir à l'intérieur, lui répondit-elle en glissant son arme le long de sa hanche.

Le hall était de belle allure. Il occupait tout le rez-de-chaussée, et faisait au moins cinq étages de hauteur. Une sculpture monumentale trônait en son centre, représentant une femme tissant de la matière moléculaire. Ses mains tendues semblaient disposer les molécules autour d'elle pour former une sphère évoquant l'image de la Terre. Sous la poussière épaisse qui recouvrait le sol, Clark en grattant dégagea une belle dalle de marbre légèrement verdâtre, puis il se rendit devant un grand panneau décrivant les services répartis à chaque étage. Derrière le guichet d'accueil, Talia, de son côté, découvrit la porte de l'escalier de service.

-- Où allons-nous ? demanda-t-elle.

-- D'abord chez le grand patron. Là on devrait trouver des choses hautement confidentielles dans le minimum d'espace, répondit Clark tout en continuant de décortiquer le panneau.

-- Tu veux dire tout en haut, je suppose ?

-- Comme d'habitude malheureusement. Et c'est moi qui vais souffrir le plus dans cette pénible ascension !

-- Il y a peut-être une bouteille de whisky de plus de 100 ans d'âge qui t'attend dans le bureau du boss. Penses-y, ça te donnera des forces. Tu es prêt ?

-- Oui, oui, Talia, on y va !

L'escalier était obscur, et il fallait utiliser les torches pour y voir clair. Clark enfila sa lampe autour du cou, et la laissa pendre sur son torse, tandis que Talia, forte de sa prothèse oculaire, pénétrait directement dans la cage d'escalier. Chaque palier était identique au précédent, et seuls les numéros au-dessus des portes d'accès aux étages permettaient de se repérer. Clark comptait les étages, et soufflait comme un bœuf.

-- On n'est même pas à la moitié, et je n'en peux déjà plus !

-- Arrête de compter, Clark, et concentre-toi simplement. Plus vite on sortira de là, et mieux ça vaudra.

-- Pourquoi construire des bâtiments aussi hauts ? Quand l'énergie fait défaut, ça devient tout de suite inhabitable. Tu imagines, Talia, les tours du centre de Babylone sans électricité !

-- L'énergie solaire est inépuisable, non ? L'humanité va pouvoir dresser ses appartements dans les nuages sans plus penser à rien. N'est-ce pas un beau programme ? Bien sûr c'est pas fait pour les gens qui aiment avoir les pieds sur terre. Ceux-là devront continuer à prendre les escaliers.

Le dernier étage était celui qu'occupait le président de Nanofutur Corporation. L'ascenseur ouvrait sur un hall d'accueil très lumineux, grâce à une verrière encore intacte découvrant le ciel. Un secrétariat, constitué de nombreuses pièces, faisait office de barrage pour les visiteurs, tandis qu'un large couloir donnait accès au bureau du président. Sur la porte on pouvait lire le nom de Sushiki Akemi. Le reste de l'étage, accessible par un ascenseur privé, était constitué de ses appartements personnels et d'une immense terrasse. Clark et Talia pénétrèrent dans le bureau du PDG.

Le bureau était vraiment très vaste. Une gigantesque baie vitrée à demi éventrée le baignait d'une lumière vive, et la végétation obsédante couvrait comme une moquette uniforme l'un des murs. Une chaise et une table basse avaient été complètement digérées par le vorace organisme végétal. Sur le mur opposé, et au-dessus d'un plantureux bureau, un grand tableau représentait un coucher de soleil sur un jardin japonais. Au bas du tableau, une plaque de plexiglas portait gravé son titre : « Le crépuscule des dieux ». Clark s'arrêta devant le tableau :

-- Tu sais ce que veux dire le prénom Akemi en japonais ?

-- Bien sûr que non, mon cher dictionnaire.

-- Et bien Akemi signifie « joli crépuscule ».

-- Bel égo, répondit-elle.

-- Oui, il aurait pu s'appeler aussi comme ça, Bel égo, poursuivit Clark. Tout est intact ici. Cherchons l'ordinateur du grand homme. Il ne doit pas être loin.

Clark promena son scanner autour du bureau, et s'écria :

-- Eurêka ! Je l'ai trouvé.

-- L'adage est donc vrai ? Qui cherche trouve ! conclut-elle en continuant de fixer l'immobile coucher de soleil. Un portique shintoïste enserrait le soleil déclinant, un peu à la manière d'un ostensor, semblant communiquer au bois sa couleur rouge. Un décor à la fois paisible et inquiétant !

Clark avait branché la mémoire centrale de l'ordinateur sur son décrypteur. Il s'agissait à présent de craquer les codes de sécurité. L'un après l'autre, les fichiers du président de la Nanofutur Corporation livraient leurs secrets. Des rapports financiers, des comptes-rendus, des listes de versements en sous-main, et des projets technologiques, en constituaient la trame.

Talia se tenait à présent devant la verrière à moitié éventrée, contemplant l'horizon. Elle fixait depuis un moment un petit nuage de poussière irisant le lointain, tandis que Clark tapotait rapidement sur son clavier virtuel. Soudain elle s'écria :

-- Clark, arrête de t'amuser. Il faut rentrer tout de suite. Une tempête se prépare. A vue de nez, je dirais qu'elle est de force 2.

Clark, qui était concentré sur son écran, répondit de façon évasive :

-- Ah ! Oui... Encore une turbulence siliceuse...

-- Eh ! Je ne plaisante pas. C'est une vraie tempête qui approche. Elle sera bientôt sur nous.

-- Allons Talia, force 2 ça ira. Tu n'auras qu'à prendre le volant au retour. Tu as le don de double vue, toi.

Clark voulait parler de la vision nocturne de Talia, qui lui permettait aussi de distinguer les objets même à travers les nuages de sable. Tout à coup Clark se tourna vers elle, le regard illuminé :

-- Regarde plutôt ce que j'ai trouvé !

Talia s'approcha.

-- Des archives ? s'étonna-t-elle.

-- Oui, mais pas n'importe lesquelles. Regarde cet homme. Il ne te rappelle personne ?

L'image montrait deux savants : le premier portait le nom de Steve Arnion, et le second, manifestement son assistant, se nommait Sergei Sirinov. Ce dernier semblait le portrait tout craché du prophète, enfin ce que le prophète aurait pu être à trente ans, avec une barbe rase.

Clark continua :

-- Les documents mentionnent un projet de construction d'ordinateur quantique d'un nouveau genre, et la mise en place pour ce faire d'un laboratoire secret bien caché... En voilà un scoop !

-- Allons, ce n'est pas possible. Personne ne sait quel âge a le prophète exactement, mais il doit certainement jouer dans la cinquantaine aujourd'hui. Il y a une date ?

-- Le 15 mai 2070.

-- Non, c'est forcément quelqu'un d'autre. Et puis, il est trop bien coiffé pour incarner le prophète. C'est peut-être son père, ou son grand-père ?

-- D'accord pour la coiffure, Talia, mais le mystère reste entier. On fait des merveilles en chirurgie aujourd'hui. Le prophète est peut-être une créature monstrueuse, au corps robotisé et au cerveau nanoquantifié ?

-- Clark, tu rêves trop de Babylone. Ça va finir par te rendre nostalgique. Il y a des infos plus précises sur ce laboratoire secret ?

-- Non, il n'y a rien d'autre.

-- Tu as copié tous les fichiers du boss ?

-- Oui, c'est fait.

-- Alors remballe tes affaires, et on s'en va !

Tous deux regagnaient sans hâte l'escalier de service, lorsque Talia s'arrêta net devant la porte ouverte d'un bureau de secrétaire. La fenêtre était entièrement défoncée par le lierre géant, et les dalles du sol complètement ensablées depuis longtemps. Le fauteuil du bureau, qui avait été capturé par les plantes et soulevé du sol, était suspendu comme un trophée. Un squelette desséché gisait au milieu de la pièce. Clark revint sur ses pas pour rejoindre Talia, et, contemplant le morbide spectacle, il lui demanda :

-- Une connaissance à toi ?

-- Ouvre les yeux, gros ballot.

Talia pénétra alors dans le bureau, suivie de Clark, contourna le squelette, et s'arrêta au bord de la fenêtre. Sur le mur se trouvait un petit boîtier électronique métallisé. Il semblait être flambant neuf, et tandis que le mur où il était fixé était depuis longtemps délavé et

poussiéreux, le petit dispositif ne montrait aucune trace d'antiquité. Talia se tourna vers Clark :

-- C'est quoi ça ?

Clark saisit son scanner et le promena au-dessus du boîtier. Le réseau électronique apparaissait distinctement sur son écran.

-- On dirait un émetteur, dit-il d'un air songeur. Et il est en état de marche !

-- Une balise ? insista-t-elle.

-- Possible.

Clark était abasourdi, comme s'il avait trouvé un ordinateur dans une tombe préhistorique. Talia tourna instinctivement son regard vers la fenêtre. Tout était calme et habituel, hormis l'horizon qui se tourmentait de plus en plus. Déjà le rideau de sable tournoyant était devenu nettement visible.

-- La tempête, la tempête, répéta-t-elle lentement, comme si elle mastiquait un aliment pour en deviner la saveur et la composition.

Tout à coup elle dégaina son arme, et sans que Clark ait eu le temps de poser une question, elle tira sur le boîtier insolite. La balle le transperça, faisant éclater la paroi extérieure, et par le large trou fait dans le boîtier, ils virent une lumière rouge s'éteindre doucement.

-- Vite, partons d'ici tout de suite ! dit Talia.

Ils dévalaient l'escalier, et Clark avait bien du mal à suivre son guide. Et surtout il ne comprenait pas cette urgence soudaine. Il cria dans l'escalier :

-- Mais enfin que se passe-t-il ?

-- La balise, ça ne te met pas la puce à l'oreille ? répondit-elle.

-- Quelle puce, Talia ? Celle qui t'a piquée ?

-- Je t'expliquerai en bas. Il faut d'abord que j'avertisse les autres avant que la tempête ne bloque les communications.

Lorsque Clark arriva enfin devant la jeep, il était dégoulinant de sueur et tout haletant. Il s'assit, ou plutôt il s'écroula sur un banc de pierre. Talia, quant à elle, était en train d'appeler le QG des colons de Silicopolis.

-- Ici Talia, rapport de mission, est-ce que vous m'entendez ? Ici Talia, code rouge, je répète, code rouge, est-ce que vous m'entendez ?

Clark la regardait avec inquiétude. Il la connaissait bien. Jamais elle n'aurait lancé un code rouge sans un motif sérieux. Après tout, une simple balise isolée, même dans son inexplicable étrangeté, ce n'était pas encore la fin du monde. A quoi pensait-elle donc ? Enfin une voix se fit entendre dans la radio.

-- Ici Ted, je t'écoute Talia.

-- On a trouvé une balise récente dans les locaux de Nanofutur Corporation, Ted. Babylone sait où nous sommes !

-- Reste calme, Talia. Elle est comment cette balise ?

-- Un boîtier gris métallisé fraîchement moulé, avec des processeurs en fibres de nanocarbone ionisé dernier cri.

-- C'est plutôt étrange, ça. Rentrez donc vite pour nous montrer votre trouvaille.

-- Ted, il est peut-être déjà trop tard. Les robots de Babylone sont sans doute en train d'arriver. Il faut que vous partiez au refuge de secours tout de suite !

-- Tu plaisantes, Talia, la tempête va éclater d'une minute à l'autre. Comment veux-tu que nous allions là-bas ? On n'y verra rien sur la route. Tu t'inquiètes pour rien, les sentinelles n'ont rien observé d'anormal ces dernières heures, le désert est totalement vide comme à l'ordinaire.

-- C'est parce que les robots attendent la tempête pour s'approcher sans être vus. Dans le sable, vous ne pouvez pas les détecter. Ils seront là dans quelques minutes, croyez-moi. Armez-vous et évacuez tout de suite le camp.

-- Ça suffit, Talia. Je vais dire aux guetteurs d'être vigilants. Clark et toi vous rentrez tout de suite. On parlera de tout ça calmement à votre retour. Terminé.

-- Ted, ne coupe pas. Il y a vraiment danger, j'en ai l'intuition. Ted, réponds-moi !

-- Pas la peine d'insister, Talia, s'écria Clark. Tu sais bien qu'il ne te répondra plus un mot à présent. Ted est un homme buté ; il n'est pas comme moi. Talia, tu m'inquiètes...

-- Les femmes ont de l'intuition, tu devrais le savoir.

-- Elles ont aussi une grande imagination.

-- Bon ! On ne va pas attendre longtemps pour en avoir le cœur net. Monte vite !

Clark se leva avec difficulté, puis s'assit lourdement sur le siège du passager, tandis que Talia enfilait son chargeur dorsal. Il était de plus en plus inquiet.

-- Accroche-toi, lui dit-elle, et prépare mon lance-roquettes.

-- Tu prévois vraiment le pire, à ce que je vois. Bah ! Comme tu dis : vaut mieux l'avoir et pas en avoir besoin !

La jeep filait aussi vite qu'il était possible sur ce qui avait été un jour une voie rapide, slalomant entre les obstacles. Talia avait le regard fixe d'un compétiteur de jeux vidéo devant son écran. Le vent soufflait de plus en plus fort, dans un vacarme effrayant, et un épais rideau de poussière plongeait désormais la ville dans une soudaine pénombre.

-- On aurait peut-être dû attendre dans l'immeuble que la tempête se calme, hasarda Clark.

-- Et si des robots arrivent vraiment ? Et puis tu l'as dit toi-même : ce n'est jamais qu'une tempête de force 2.

-- Oui, mais moi je disais ça pour rire, tandis que toi tu prends tout au sérieux.

Talia freina brusquement, et s'arrêta net. Clark la regarda avec étonnement, mais comme elle avait toujours le regard intensément fixé sur la route, il comprit qu'elle ne lui en voulait pas. Un instant plus tard, après avoir scruté l'impénétrable rideau de sable, elle engagea la marche arrière et fit reculer la jeep à pleins gaz.

-- Tu changes de chemin ? demanda Clark.

-- Oui, il y a une sortie un peu plus haut. On va la prendre, et se cacher sous la bretelle.

-- Tu as vu des robots ?

-- Oh ! Oui, et ils sont nombreux !

Talia se gara sous la bretelle de la voie rapide, auprès d'autres voitures abandonnées là.

-- C'est un groupe d'au-moins 20 robots qui se dirigent probablement vers le siège de Nanofutur, dit-elle à Clark en guise d'explication. On est mieux là, et on a bien failli leur rentrer dedans.

-- Ils ne nous ont pas repérés ?

-- Pas facile à dire, Clark, pas facile à voir.

Tout en parlant, elle fixait le chargeur à son lance-roquettes. Puis elle chargea son arme d'un geste sec.

-- Si les robots de Babylone sont là, ce n'est pas forcément pour nous, tu ne crois pas ? Ils peuvent avoir mission de collecter du matériel ou des documents.

Clark essayait de se rassurer, mais sa nervosité le trahissait. Talia lui répondit calmement :

-- Alors pourquoi avoir attendu la tempête pour entrer en ville ? Arrête d'essayer de t'illusionner. Ces robots savent que nous sommes ici, et ils sont venus pour nous détruire.

-- Oui, je sais, tu as peut-être raison. Pardon, mais j'aurais tellement voulu que cela n'arrive jamais. D'ailleurs, je n'arrive toujours pas à y croire.

-- On va attendre dix minutes, le temps de les laisser passer, et puis on repartira, conclut-elle. Les faubourgs sont trop encombrés pour y passer en voiture. On sera bloqués, et il faudra marcher. La voie rapide est le seul moyen d'arriver à temps au QG.

Soudain Talia s'arrêta, le regard fixé à la lunette arrière.

-- En voilà trois qui arrivent. Ecoute-moi, Clark. Tu vas te cacher au milieu de ce groupe de voitures pendant que je m'occupe d'eux. Si on est séparés on ne pourra plus se retrouver dans cette poix. Alors en ce cas, on se trouve à la prochaine sortie ; elle est à 500m d'ici. Suis la bretelle. C'est bien entendu ?

Talia ne lui laissa même pas le temps de répondre. Elle bondit avec souplesse hors de la voiture, et se cacha derrière un pilier. Clark ne pouvait déjà plus la voir, et il alla bien vite se cacher lui-même à l'endroit convenu.

Le sable tourbillonnait de toutes parts, et ses grains de silice s'entrechoquaient comme des myriades de particules élémentaires prisonnières dans la chambre d'un accélérateur. Au milieu de ce flux tumultueux, Talia distinguait cependant trois silhouettes mécaniques qui s'approchaient en formation. Les armes des robots pouvaient être des armes portatives, semblables à celles des humains, ou bien les deux canons lasers situés à l'extrémité de chacun de leur bras. Ces lasers utilisaient l'énergie de la batterie qui alimentait le robot. Or, les lasers étaient très gourmands en énergie, ce qui limitait leur temps d'utilisation à une trentaine de salves. C'étaient néanmoins des armes fort dangereuses, d'une portée effective d'une centaine de mètres. Talia constata qu'ils n'avaient pas d'arme portative, mais que leurs bras étaient en position de combat.

Les robots se dirigeaient droit vers la voiture. Et comme il n'y en avait pas d'autres en vue, elle décida de les prendre à revers. Elle rampa parmi les débris jusqu'au pilier suivant. Lorsque les robots arrivèrent près de la jeep, ils la scannèrent. Alors Talia bondit hors de sa cachette, se plaçant derrière eux. Clark entendit trois explosions si rapprochées qu'il aurait pu croire qu'il n'y en avait eu qu'une. S'enhardissant hors de sa cachette, il vit Talia qui arrachait la tête d'un des robots encore fumant. Elle la glissa dans un sac anti-émission, et tous deux repartirent par la voie rapide. Clark était soulagé, et il s'enfila une rasade de whisky pour en être bien sûr.

-- Félicitation pour la neutralisation des robots, Talia. Du beau boulot de pro. Tu as même pensé à me donner de quoi bricoler.

-- Tu trouveras peut-être quelque chose d'intéressant dans sa mémoire intégrée. Enfin, j'espère.

Et comme il avait encore l'air un peu secoué, elle ajouta en souriant :

-- Allons, relax ! Je me sens vraiment en sécurité avec toi, tu sais.

La route était dégagée jusqu'au QG. Lorsqu'ils arrivèrent enfin à proximité, ils réalisèrent qu'il leur avait fallu plus de deux heures pour y parvenir. Talia arrêta la voiture, et proposa de continuer à pied. La tempête battait toujours son plein, comme une fanfare ivre.

-- Clark, accroche-toi à mon chargeur dorsal pour ne pas me perdre. On va aller jusqu'au butoir situé près de la porte d'entrée. Tu y resteras pendant que j'irai voir si tout est bien en ordre.

Ils avancèrent ainsi prudemment jusqu'au butoir, d'où Talia partit seule sur la droite pour s'approcher de la porte du QG des colons. La voie était libre, mais la porte était ouverte, ce qui n'était pas normal en cas de tempête. C'était l'entrée des véhicules. Talia inspecta le hangar, sans rien constater d'anormal, hormis le sable qui y tournoyait. Alors elle retourna chercher Clark.

Lorsqu'ils pénétrèrent avec précaution dans le bâtiment, ils furent littéralement saisis : le sol était jonché de cadavres. Il n'y avait aucune trace des robots, mais les morts portaient tous les cicatrices cautérisées de leurs puissants lasers. Talia et Clark parcoururent en silence l'ensemble du QG. Le cœur serré, déchiré, tout le corps devenu soudain douloureux, l'esprit comme hagard, ils cherchaient une trace de vie, un cri, un soupir, se raccrochant avec énergie à l'espoir insensé de découvrir un regard, une main tendue, un signe que tout n'était pas perdu. Il n'y avait aucun survivant ! C'était une colonie sans enfants, heureusement, mais il y avait cependant parmi eux de nombreux couples qui attendaient de revenir à Madian pour fonder une grande famille. Les sentinelles n'avaient rien vu venir, et Ted gisait près de la radio sans avoir pu écouter le rapport de la découverte faite à Nanofutur Corporation. Dans une pièce ils découvrirent les corps de Pit et de son amie Dora, tous deux amis de Clark. Le bras gauche de Dora était tendu vers son compagnon, tandis qu'une traînée de sang était visible sur le sol. Blessée mortellement, elle avait rampé vers le corps de Pit avant d'expirer en chemin. Clark l'étendit sur les genoux de Pit, puis ferma les yeux de la jeune femme en signe de dernier adieu. Talia le regardait faire sans dire un mot ; son visage douloureux était devenu dur, déterminé !

Clark brisa le silence.

-- Ces machines sont sans pitié.

-- Ces machines sont des machines, Clark. Des machines programmées pour obéir aux ordres. C'est Adam Roy et le prophète qui sont sans pitié. Ici, tout est fini désormais. Il est trop tard.

-- Oui, trop tard. Trop tard.

La voix de Clark n'était plus qu'un sanglot. Après un instant de lourd silence, il se reprit :

-- Faut pas s'attarder ici, Talia. Les robots pourraient revenir.

-- Oui, je crois que tu as raison. Je pense que ce sont les robots que nous avons croisés en chemin qui ont fait ce massacre. Le QG nettoyé, ils sont allés ensuite directement à Nanofutur. On va se rendre à la base pour préparer l'hélicoptère. Et dès que la tempête sera finie, on s'en ira. Espérons qu'ils n'auront pas l'idée de nous y attendre.

Ils regagnèrent la jeep sans encombre, au milieu du fracas atmosphérique, et se rendirent à la base militaire. Talia roulait lentement, prête à rebrousser chemin au premier signe des robots. La base étant située à la périphérie de la ville, ils pourraient y rester cachés sans être inquiétés par des patrouilles peut-être parties à leur recherche. Talia connaissait la base comme sa poche, puisqu'elle y avait ses quartiers. Là, les robots ne semblaient pas être venus. Les deux amis préparèrent au décollage l'hélicoptère chargé de la cargaison prévue pour Madian. Vers le soir, la tempête ayant commencé à s'apaiser, ils s'envolèrent discrètement dans le brouillard de sable.